

Trois-Rivières Victime de médisances et de calomnies?

Jacques Lacoursière

Number 98, 2009

1634-2009 : bonne fête Trois-Rivières

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6370ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lacoursière, J. (2009). Trois-Rivières : victime de médisances et de calomnies?
Cap-aux-Diamants, (98), 27–30.

TROIS-RIVIÈRES,

VICTIME DE MÉDISANCES ET DE CALOMNIES?

PAR JACQUES LACOURSIÈRE

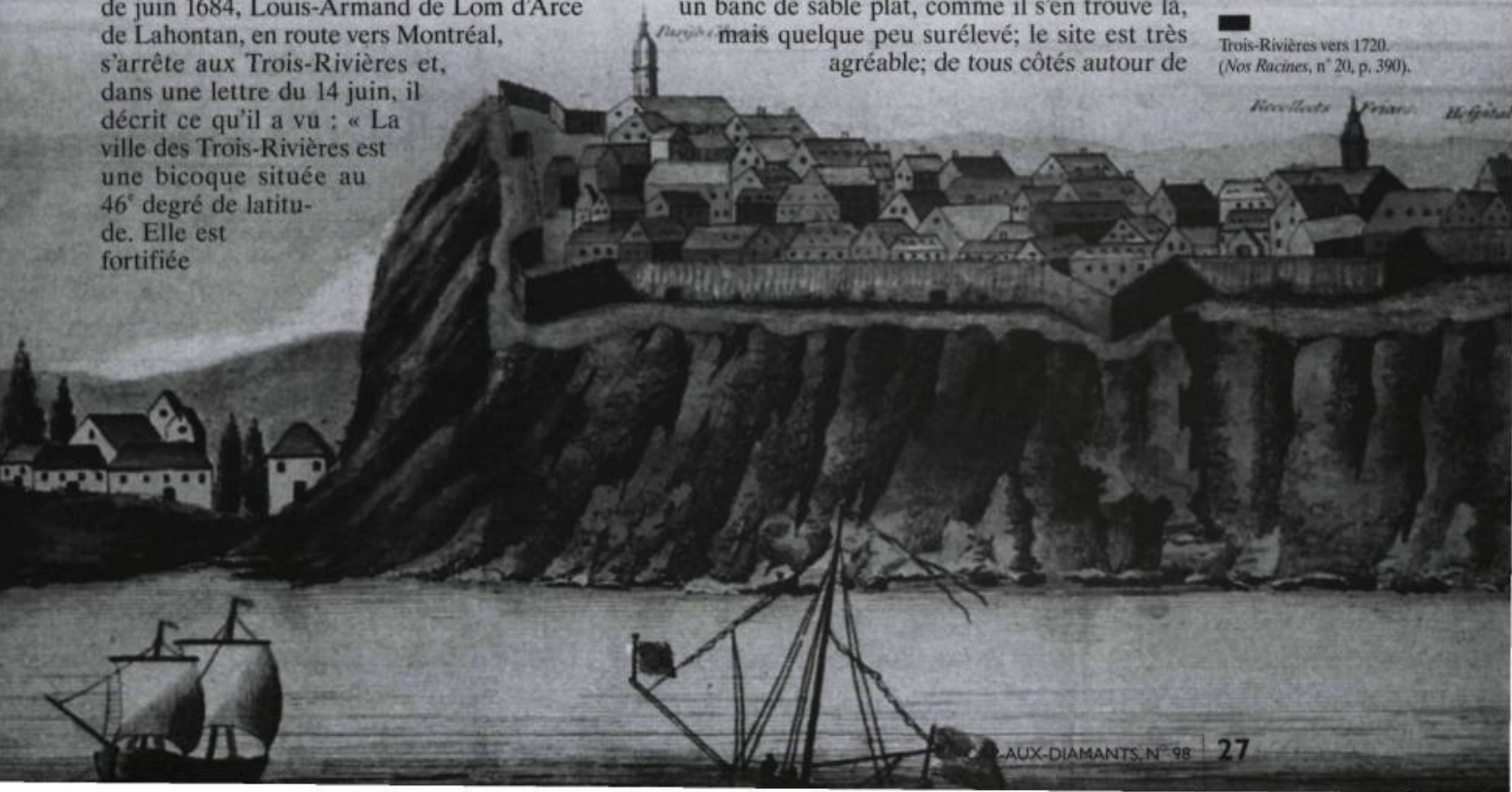
Si certains individus sont l'objet de méchancetés par médisances ou calomnies, il en va de même pour quelques lieux. Dès le XVII^e siècle, Trois-Rivières subit ce genre de traitement. Comme l'endroit est un important lieu de rencontre avec diverses nations amérindiennes, le problème de la vente de l'eau-de-vie, dans le cadre de la traite des fourrures n'échappe pas aux autorités tant religieuses que civiles. En 1685, l'évêque de Québec, Jean-Baptiste de La Croix de Chevreuses de Saint-Vallier, visite ce qui n'est qu'un petit village et il écrit : « Dans les Trois-Rivières, il y a vingt-cinq maisons, dont il y en a dix-huit où l'on donne à boire ». Il y a là de quoi scandaliser celui qui vient de remplacer M^{re} François de Laval. Il n'est pas sans savoir que ce dernier avait menacé d'excommunication ceux qui donnaient ou troquaient de l'alcool contre des fourrures. Saint-Vallier a dû se faire raconter pourquoi Pierre Boucher, en 1668, avait décidé de quitter l'endroit pour aller s'installer dans sa seigneurie des îles Percées. L'année précédente, le futur fondateur de Boucherville avait demandé d'être relevé de son poste de gouverneur de Trois-Rivières. Une enquête avait révélé que sa propre belle-mère, certains de ses parents et quelques autres importants personnages de la région s'adonnaient à la vente de l'eau-de-vie.

À la fin du mois de mai ou au début du mois de juin 1684, Louis-Armand de Lom d'Arce de Lahontan, en route vers Montréal, s'arrête aux Trois-Rivières et, dans une lettre du 14 juin, il décrit ce qu'il a vu : « La ville des Trois-Rivières est une bicoque située au 46^e degré de latitude. Elle est fortifiée

ni de pieux ni de pierre; la rivière d'où elle tire son nom prend sa source à cent lieues au nord-ouest de la plus grande chaîne de montagnes qui soit dans l'univers. [...] J'ai dit que la ville des Trois-Rivières était petite à cause de son peu d'habitants, qui d'ailleurs sont fort riches et logés magnifiquement. Le roi y a établi un gouvernement qui mourrait de faim si, au défaut de ses minces appointements, il ne faisait quelque commerce de castor avec les Sauvages. Au reste, ajoute-t-il, il faut être de la nature du chien pour y habiter, ou du moins se plaire à gratter sa peau, car les puces y sont en plus grand nombre que les grains de sable. » Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, les coteaux situés au nord de la place étaient sablonneux. Sur une note plus positive, Lahontan précise qu'on lui a dit que « les meilleurs soldats du pays étaient originaires de ce lieu-là ».

Le 3 août 1749, le savant suédois Pehr Kalm, qui séjourne en Amérique du Nord depuis plusieurs mois à la demande du naturaliste Carl von Linné dans le but « d'y colliger des renseignements sur des plantes d'intérêt pour l'industrie agricole et qui seraient viables en Scandinavie », visite à son tour Trois-Rivières et sa région, en particulier l'établissement des Forges du Saint-Maurice. Kalm est lui aussi frappé par le sable que l'on trouve aux Trois-Rivières. « Cette ville, écrit-il, est placée sur la rive nord du Saint-Laurent, sur un banc de sable plat, comme il s'en trouve là, mais quelque peu surélevé; le site est très agréable; de tous côtés autour de

Trois-Rivières vers 1720.
(Nos Racines, n° 20, p. 390).



de cette ville sont fertiles et bien cultivées (*sic*). Les bois sont à peu de distance de la ville. »

Lorsqu'éclate ce que l'on appellera « la guerre de la Conquête », l'établissement de Trois-Rivières ne possède aucun élément défensif. La ville n'est pas encore fortifiée. Dans un « Mémoire premièrement sur la position des Anglais et des Français dans l'Amérique septentrionale, secondement sur ce qu'il est absolument nécessaire d'y envoyer pour qu'on puisse au moins tenter de s'y défendre », rédigé en janvier 1759, l'officier Louis-Antoine de Bougainville écrit : « Qu'on fasse sur le champ retirer aux Trois-Rivières les femmes, enfants, magistrats et toutes les personnes nuisibles à la défense, et qu'on ramasse dans cette ville le plus qu'on pourra de vivres et munitions de guerre les plaçant dans les maisons des particuliers, dans les églises même s'il le faut. » Dès que la menace anglaise devient plus présente, le général Louis-Joseph de Montcalm ordonne à tous les malades et aux peureux de la région de Québec d'émigrer aux Trois-Rivières! On ignore combien y sont demeurés en permanence!!!

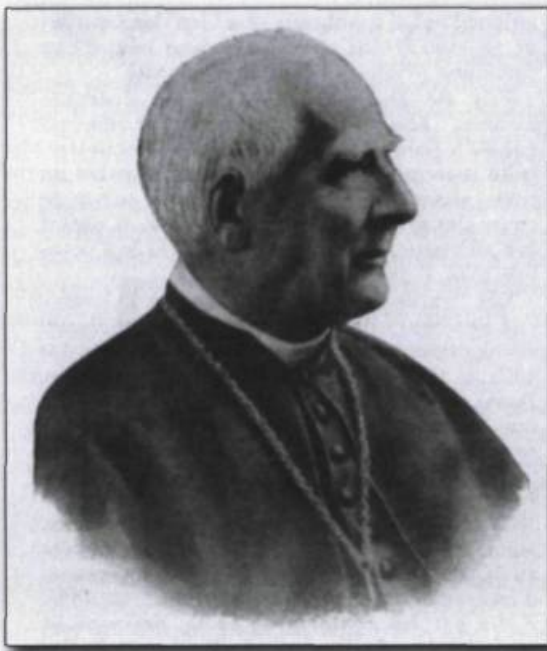
Au cours de l'été 1760, une partie de l'armée anglaise cantonnée à Québec remonte le fleuve Saint-Laurent pour faire la jonction avec deux autres contingents pour marcher sur Montréal. Les soldats de James Murray ne s'arrêtent pas aux Trois-Rivières. Pour certains Trifluviens, le dédain de ces Anglais pour leur petite ville a dû les blesser. Lorsque des insurgés des Treize colonies de la Nouvelle-Angleterre envahissent la *province of Quebec*, des Trifluviens décident de capituler et d'envoyer auprès du général Richard Montgomery, à Montréal, devenu une ville sous l'emprise des « Bastonnais », deux émissaires porteurs d'une lettre de capitulation, ainsi rédigée : « Humble adresse à Son Excellence le Général de Montgomery, supplie très-humblement les citoyens de la ville des Trois-Rivières qu'il vous plaise d'exposer à votre Excellence que, depuis quelques jours, ils s'attendent à voir arriver dans leur ville un détachement de troupes qui ont l'honneur d'être sous vos ordres et que, dans l'incertitude où ils sont si votre excellence serait en tête; ils osent vous supplier de vouloir bien ordonner qu'ils fussent traités aussi favorablement que ceux qui ont tombé entre vos mains dans le cours de vos différentes conquêtes. C'est pourquoi les suppliants espèrent que votre excellence voudra bien ordonner à l'officier commandant qui prendra possession de cette place de donner ses attentions pour que ses soldats ne fassent aucunes insultes ni troubles dans la propriété de leurs biens et dans la jouissance de leurs intérêts particuliers ainsi que leur santé personnelle, Connaissant les sentiments d'honneur et d'humanité inséparables de votre personne, les suppliants ont tout lieu d'espérer la grâce qu'ils vous demandent avec le respect qu'ils ont l'honneur de se dire très sincèrement de votre Excellence les très-humbles serviteurs. » Vingt et un citoyens apposent leur signature au bas de cette lettre de capitulation.



Jean-Baptiste de La Croix de Chevrières de Saint-Vallier (1653-1727), second évêque de la Nouvelle-France. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, 2002-1296).

Ce ne sera que le 8 juin 1776 que des soldats « bastonnais » se présenteront pour s'emparer de la ville. Mais, pour eux, ce sera la défaite. Des blessés américains seront soignés à l'hôpital tenu par les religieuses ursulines et ils déguerpiront sans régler la note...

Comme les soldats anglais montrent peu d'ardeur à combattre les insurgés américains, les autorités anglaises recourront aux services de mercenaires allemands. Friederike Charlotte Louise von Massow, baronne de Riedesel, épouse du commandant des mercenaires, décrit dans son journal son séjour à Trois-Rivières. Il vaut la peine de citer quelques lignes de ce journal, révélatrices, sous certains aspects, de la vie « intime »



M^{gr} Louis-François Laflèche, dit Richer (1818-1898), nommé évêque de Trois-Rivières en 1870. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants).



Rue Des Forges/Des Forges Street, Three Rivers, Que. Carte postale John Valentine & Son, vers 1905. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, 93-2600).

de Trifluviens : « Les habitants, pour la plupart, logent dans de bonnes maisons, avec de grandes chambres et des lits à rideaux. Chaque maison a une salle d'entrée spacieuse et, au moins, trois ou quatre pièces. Les maisons sont peinturées en blanc, ce qui leur donne la plus belle apparence. [...] Mon invariable société est le grand vicaire [Pierre Garreau, dit Saint-Onge] et sa soi-disant cousine. Du moins, c'est comme cela qu'elle m'a été présentée. Elle est de joyeuse humeur et cause de façon plaisante. Il a les mêmes qualités et c'est un homme intelligent. J'ai appris plus tard (de quelque âme charitable, sans doute!) que chacun de ces messieurs a le même genre de cousine, habitant avec lui, et qui agit comme ménagère; mais qui, afin d'éviter de donner scandale, est obligée presque chaque année de s'absenter pour un peu de temps pour certaines raisons. »

Arrêtons-nous maintenant aux célébrations du 250^e anniversaire de la fondation de Trois-Rivières. La ville compte alors 9 500 habitants et même cinq consulats. Nous sommes alors en 1884. À la veille des fêtes, *Le Clairon* est le seul quotidien publié. Sous le pseudonyme « Tom », l'arpenteur Arthur Turcotte Genest ne cache pas son anticléricalisme, s'en prenant indirectement à l'évêque du diocèse, Louis-François Laflèche. « Trois-Rivières, écrit-il, est le coin du globe où la Foi a établi son quartier général; aussi, faut voir si on est dévot ici; dévot et demi, quoi. Les malheureux hommes qui font l'exception, qui ne prient point ou très peu, sont mariés à des femmes qui prient pour deux. L'ingrat de mari laisse son épouse s'user les genoux à prier, et vous fait son salut, lui, vous gagne le ciel en fumant sa pipe, que c'est drôle de voir cela. Les femmes sont belles à Trois-Rivières et les hommes passables. Il y a des jeunes filles qui sont si adorablement et si délicieusement jolies qu'un seul regard de vous à elles grise, et qu'un regard d'elles à vous enivre. Avec cela, je m'étonne que les Trifluviens songent à se griser avec autre chose que l'amour. Car ils

se grisent pour de bon les malheureux... Un vent qui semble imprégné d'alcool souffle à période indéterminée dans les rues de Trois-Rivières. »

Genest n'est pas le seul à considérer que les hommes de Trois-Rivières boivent considérablement. L'historien Benjamin Sulte est du même avis. Son indignation peut s'expliquer, en partie, parce que l'évêque Laflèche est intervenu pour qu'il ne participe pas aux fêtes du 250^e anniversaire, même s'il avait déjà été invité. « Les Trifluviens ont commencé par me faire une politesse, affirme-t-il, mais, lâches comme ils l'ont toujours été, ils ont eu peur de mon ennemi, et ils veulent faire croire au monde du dehors que leur conduite est régulière. » Même une fois les fêtes terminées, Sulte continue à fulminer. Dans une lettre à sa cousine, religieuse ursuline, il ajoute : « Les Trifluviens n'ont jamais été que des cocos. Leur ignorance est complète. Je n'ai pas connu les Trifluviennes, mais les hommes, oh! La! Holà! Ils sont bons à jouer aux cartes et à boire du gin. » Dans une autre lettre, il revient sur le même sujet : « Les Trifluviens sont tels qu'ils étaient il y a 30 ans : ivrognes, joueurs de cartes et ennemis des livres. »

Pendant quelque temps, les méchancetés se poursuivent. Une des dernières dans la liste est celle du consul américain à Trois-Rivières, Nicholas Smith. En 1892, il fait parvenir à Washington un rapport sur les conditions sanitaires de la ville, rapport qui contient les phrases suivantes : « J'ai l'assurance des principaux médecins et apothicaires que la santé de la ville n'a jamais été meilleure qu'aujourd'hui; qu'il n'y a pas de contagion et que, parmi les malades, il n'y a pas de symptômes de choléra (cela provient de la saleté des Trifluviens : "Plus un homme est malpropre, mieux il se porte"). Des 2 000 maisons des Trois-Rivières, 1 500 au moins sont des cottages n'ayant pas plus de trois pièces et renchaussés avec du sable jusqu'à la hauteur des fenêtres. Sept personnes et un cochon, traité comme les autres membres de la famille, constituent la moyenne des familles. Le savon, comme article de propreté, est pratiquement inconnu. Les Grecs croyaient que les onctions à l'huile étaient un préservatif contre la maladie; les Canadiens français mettent leur confiance dans une épaisse couche de crasse... » Lorsque les propos du consul sont connus à Trois-Rivières, plusieurs vont casser les vitres du logement où il demeure. Ses affirmations auront leurs échos aussi bien à Ottawa qu'à Washington et Smith sera rappelé...

Il va sans dire que l'article de Nicholas Smith sera mis en pièces et la vérité sur Trois-Rivières et sa population sera rétablie. Mais l'histoire a consigné plusieurs des méchancetés qui ont été écrites sur la cité de Lavolette! Auraient-elles dû être oubliées? ♦

Jacques Lacoursière est historien et membre du comité consultatif de *Cap-aux-Diamants*.